

THOMAS L'IMPOSTEUR (1965) de GEORGES FRANJU
avec Emmanuelle Riva, Fabrice Rouleau, Jean Servais, Édouard Dhermitte
Jean Marais récitant sur un texte de Jean Cocteau
Images : Eugen Schüfftan musique : Georges Auric

Lors de la première guerre mondiale, en septembre 1914, dans Paris déserté par ses habitants à cause du risque d'invasion des troupes allemandes, la Princesse de Bormes (Emmanuelle Riva) se fait ambulancière et héberge des soldats blessés dans son hôtel particulier, reconverti en hôpital. Thomas (Fabrice Rouleau), un sous-lieutenant se présentant comme un neveu de l'aristocrate et renommé général De Fontenoy, se propose d'aider la princesse dans sa mission. La sollicitude que le jeune homme lui porte éveille jalousie et animosité dans l'entourage de celle-ci. C'est ainsi qu'on découvre qu'il n'est qu'un roturier, mais personne ne dévoile la supercherie car son dévouement est sans limites. Thomas part combattre au front où la mort l'attend.

Le cinéma de Georges Franju c'est la révolte et la poésie conjuguées. La poésie y est toujours mélancolique et s'incarne en des figures orphiques. Thomas l'imposteur est un adolescent qui se fait passer pour un soldat, et croit qu'il peut tromper la mort elle-même. Touché par une balle allemande, il a cette dernière pensée : "*Je suis perdu si je fais semblant d'être mort*" et Jean Cocteau qui a écrit dans un texte magnifique que son égérie Jean Marais nous raconte, ajoute : "*Mais en lui la fiction et la réalité ne formaient qu'un. C'était un héritier d'Orphée*".

Georges Franju prenait les meilleurs pour s'entourer à la création. Avec le texte de Jean Cocteau, et la magicienne Emmanuelle Riva, il fait appel à deux techniciens de génie.

A une démesure poétique, il faut ajouter l'image en noir et blanc du grand chef opérateur allemand Eugen Schüfftan (il signa, entre autres, le "*Métropolis*" de Fritz Lang) qui réalise des plans somptueux qui sautent à la face du spectateur.

Côté musical, Franju sollicita Georges Auric, élève de Stravinski, qui composa pour les plus grands de par le monde des morceaux musicaux qui complétèrent la dimension de leurs œuvres. Dans "*Thomas l'imposteur*", il va donner au film une identité musicale en rupture définitive avec l'illustration. Georges Auric imagine l'envers du film et projette la musique sur le devant de l'écran, pour y pratiquer une profondeur de champ sonore.

Aujourd'hui une vision de "*Thomas l'imposteur*" nous capte d'emblée avec ses richesses cachées qui agissent sur nous, invisibles mais, dans le subconscient, bien réelles.